Témoignage de Gérard Pontais

Recueilli le 18 Septembre 2013 (C. Le Callonec)

Mon père était directeur de l'école primaire communale, nous habitions dans la partie du logement réservée au directeur de l'école des garçons, qui était bien séparée de l'école des filles. Pendant un temps, l'école a été occupée par des soldats allemands. À partir du Débarquement, l'école était fermée. Un obus est arrivé sur le pignon de la salle des fêtes (le cinéma actuel), on doit encore en voir la trace ! Nous nous sommes installés pour dormir dans le couloir qui sépare la classe n° 1 ; mon père avait fait un plafond avec des tables de classe et nous dormions dessous pour nous protéger des bombardements éventuels.

À cette époque, le canal de la Dives était à la place du boulevard Maurice Thorez, il était plein car les Allemands avaient inondé les marais de la Dives. Il y avait aussi une allée de peupliers (à la place du parc de la Roseraie) avec des nuées de moustiques au-dessus. Il fallait enfumer pour éloigner les moustiques.

Un avion anglais est tombé sur les cités, nous l'avons appris mais sans y aller. Mes parents nous protégeaient au mieux de ce qui se passait. Un autre avion est tombé près du chemin du Petit pavé, sur la colline de Sarlabot. J'y suis retourné plusieurs années plus tard avec un journaliste, mais nous n'avons pas trouvé de traces.

Au moment du Débarquement, je me souviens être allé avec mon père sur la colline pour voir la mer. J'avais les jumelles de mon père cachées dans mes pantalons (des sortes de culottes bouffantes). Nous ne sommes pas restés longtemps pour ne pas prendre davantage de risques.

Mon frère, âgé de 18 ans, avait été planqué dans les marais de Varaville pour éviter d'être requis. La gestapo était installée à l'angle de la rue du Puits. Le maire étant absent, c'est l'adjoint Engerand qui a géré l'évacuation [*celle-ci eut lieu sur ordre du Lieutenant Wagner, chef de la* Kommandantur *de Cabourg-Houlgate, du 14 au 17 juillet 1944. Seuls les membres du conseil municipal sont restés sur place. Après le départ des habitants, l'officier livra délibérément la ville au pillage*].

Pendant l'Occupation, mon père avait été réquisitionné comme secrétaire du ravitaillement en bestiaux, et il allait toutes les semaines en gare de Dozulé surveiller l'embarquement des bestiaux réquisitionnés par les Allemands. Le président de ce groupe était le propriétaire de la ferme de la Bribourdière (à l'intersection de la route Dozulé-Caen et de celle de Beuvron-Dives). Quand il a fallu évacuer, nous sommes donc partis dans un premier temps à la Bribourdière. Mes parents avaient réussi à avoir un camion qui servait à vider les fosses septiques. La cuve avait été nettoyée et les objets à emmener ont été chargés dans ce camion. Nous avons suivi en vélo. Nous avions mis un drapeau sur un drap blanc placé sur le camion pour nous protéger des bombardements aériens. Une deuxième étape nous a emmenés à Royal-Pré, et enfin nous sommes allés à Moyaux, où nous avons été libérés.

Au retour, nous avons trouvé le logement inhabitable. En quittant Dives, les Allemands avaient fait exploser les ponts sur le canal et sur la Dives, et l'explosion avait démoli le côté du logement où nous habitions [*les Belges réussirent à franchir le pont de Cabourg et passèrent le canal sur des barques, avec l'aide de quelques marins-pêcheurs restés à Dives*]. Nous nous sommes donc installés à l'autre extrémité de l'école dans le logement du côté de l'école des filles.

Bernard Pontais - Dives-sur-mer
Document transmis le 13.11.2013

Il est difficile d'évoquer des événements comme la libération sans la rattacher à ce que nous avions vécu dans les jours, les mois qui la précédèrent … En quelques mots, les images restent présentes. Interne au lycée Malherbe de Caen, c'étaient les privations de nourriture, de chauffage dans les dortoirs … les risques de rafle à la sortie des cinémas…

Souvenirs autour de la date du 6 juin : craignant les risques du STO, mon père m'avait « planqué » dans une ferme des environs de Dozulé. Et ce fut dans la nuit du 5 au 6 juin, les parachutistes anglais planant dans un ciel éclairé de balles traçantes tirées par les allemands, les rencontres dans les champs, tantôt des anglais à la recherche d'un regroupement, ou des allemands courant dans tous les sens.

De retour à Dives dans un calme apparent, les anglais envoient des obus dans la cour de l'école … les allemands donnent l'ordre de quitter la ville. Seuls quelques notables assurent quelques services (pour la petite histoire, M. Lalourcey, responsable des abattoirs en fait partie et doit entre autres tâches, traire les vaches de la ferme Gosselin).

Et c'est l'exode qui s'organise, avec plein de sentiments contradictoires, la crainte des allemands, la peur des bombardements et des mitraillages et l'enthousiasme dans nos entreprises originales et cocasses. Pour quitter Dives, entre amis, nous avons organisé un vrai convoi en utilisant en premier une tonne de vidangeur que nous avons nettoyée et remplie de linge, de vaisselle, d'objets précieux puis couverte de matelas et encadrée de plusieurs drapeaux blancs pour éviter les mitraillages … et nos poules dans leur cage sur le toit du camion derrière deux voitures accrochées. Nous précédons le convoi à vélo pour éventuellement faire le point de la situation. Et ce convoi, après plusieurs étapes, refuges dans les environs de Dozulé, puis à Blangy le Château jusqu'au Brévedent pour un séjour qui s'est prolongé jusqu'au 15 Août, plus de 2 mois après notre premier contact avec les anglais de notre libération…

On peut, peut-être, raconter les initiatives prises par les allemands pour s'opposer à un débarquement à Cabourg, la plage étant protégée par de nombreuses barrières alignées à marée basse (qui ont surtout servi comme plongeoirs dans nos baignades), d'autres initiatives, les asperges de Rommel et un champ « oublié » qui a permis aux planeurs anglais d'atterrir !

Voilà l'essentiel de mes souvenirs, j'ai volontairement rappelé et insisté sur tout ce que nous avions vécu, ce qui donne plus de joies à la libération.